

victoire indécise entre Condé et lui à Senef, et réparant en peu de temps ses défaites à Steinkerque, à Nerwinde; aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts fleurirent en France par le soin de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguier, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs; ceux-là sans doute donneront le nom de Grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frappés de cette hauteur, avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul État résister à tant de Puissances; ceux qui estiment plus un roi de France qui fait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-père; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

TRÉSOR LITTÉRAIRE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

TABLE

DES NOMS D'AUTEURS PAR ORDRE DE CITATIONS.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

-
- | | |
|-------------------------------------|--------------------------------|
| 1. Edmond About. | 38. Jules Janin. |
| 2. François Arago. | 39. Joubert. |
| 3. De Balzac. | 40. Jouffroy. |
| 4. De Barante. | 41. Alph. Karr. |
| 5. De Bonald. | 42. Mme de Krudner. |
| 6. Brillat-Savarin. | 43. Lacordaire. |
| 7. Le duc de Broglie. | 44. Lamartine. |
| 8. De Candolle. | 45. Lamennais. |
| 9. Armand Carrel. | 46. Ern. Legouvé. |
| 10. Chaptal. | 47. Nap. Lemercier. |
| 11. Philarète Chasles. | 48. Lemontey. |
| 12. Chateaubriand. | 49. Littré. |
| 13. Benjamin Constant. | 50. Maine de Biran. |
| 14. Paul-Louis Courier. | 51. Joseph de Maistre. |
| 15. Victor Cousin. | 52. Xavier de Maistre. |
| 16. G. Cuvier. | 53. Mérimée. |
| 17. Mgr Darboy. | 54. Méry. |
| 18. Eugène Delacroix. | 55. J. Michelet. |
| 19. Maxime du Camp. | 56. Mignet. |
| 20. Alexandre Dumas. | 57. Ad. Monod. |
| 21. Mgr Dupanloup. | 58. Hégésippe Moreau. |
| 22. Dupin. | 59. Henri Murger. |
| 23. Flourens. | 60. Alfred de Musset. |
| 24. De Fontanes. | 61. Napoléon I ^{er} . |
| 25. J. A. J. Fourier. | 62. Napoléon III. |
| 26. Le général Foy. | 63. Mme Necker de Saussure. |
| 27. De Frayssinous. | 64. Désiré Nisard. |
| 28. Th. Gautier. | 65. Charles Nodier. |
| 29. Is. Geoffroi Saint-Hilaire. | 66. Ed. Ourliac. |
| 30. Gérard de Nerval. | 67. Ozanam. |
| 31. Mgr Gerbet. | 68. Patin. |
| 32. Mme de Girardin (Delphine Gay). | 69. Picard. |
| 33. Léon Gozlan. | 70. Prévost-Paradol. |
| 34. F. Guizot. | 71. Quatrefages. |
| 35. Mme Guizot. | 72. Edgar Quinet. |
| 36. Victor Hugo. | 73. Charles de Rémusat. |
| 37. De Humboldt. | 74. Ernest Renan. |

- | | |
|----------------------------|-----------------------------|
| 75. Royer-Collard. | 91. Stendhal (Beyle). |
| 76. Saint-Marc Girardin. | 92. Adolphe Taine. |
| 77. Sainte-Beuve. | 93. Le baron Taylor. |
| 78. X. B. Saintine. | 94. Amédée Thierry. |
| 79. De Salvandy. | 95. Augustin Thierry. |
| 80. Georges Sand. | 96. Thiers. |
| 81. J. Sandeau. | 97. De Tocqueville. |
| 82. De Sénancourt. | 98. Topffer. |
| 83. Eugène Scribe. | 99. Mme de Tracy. |
| 84. Philippe de Ségur. | 100. Achille de Vaulabelle. |
| 85. Silvestre de Sacy. | 101. Louis Veuillot. |
| 86. Jules Simon. | 102. Alf. de Vigny. |
| 87. De Sismondi. | 103. Villemain. |
| 88. Frédéric Soulié. | 104. Vinet. |
| 89. Émile Souvestre. | 105. Viter. |
| 90. Mme de Staël Holstein. | 106. Francis Wey. |

EDMOND ABOUT.

UN ACCIDENT DE VOYAGE.

J'ai vu plus d'une fois le dimanche, à la musique, certains petits chevaux qui semblaient détachés de la frise du Parthénon. Ces animaux à la courte encolure, au corps ramassé, à la tête énorme, sont les arrière-neveux de Bucéphale. Ils viennent de Macédoine ou de Thessalie.

Leurs premiers maîtres les ont dressés par acquit de conscience. Lorsqu'on les a vus résignés, ou à peu près, à porter une selle et un homme, on leur a dit qu'ils pouvaient faire leur chemin dans le monde, et on les a dirigés sur la Grèce. La Turquie est en possession de fournir des chevaux au peuple hellène. Les officiers de cavalerie vont en remonte à Smyrne ou à Beyrouth; les maquignons et les agoyates vont simplement à Salonique. Ce qui s'élève de chevaux dans le royaume ne mérite pas d'être compté.

Les Turcs, comme on sait, aiment à faire briller leurs montures; les Grecs renchérissent sur cette passion : ils n'estiment que les chevaux semblables à la foudre, qui galopent sans toucher la terre, et dont la course ressemble à un feu d'artifice. Tous les Grecs appartiennent à la grande école de la fantaisie. On voit quelquefois à la promenade un cavalier sauter hors de la route, se jeter à corps perdu dans la campagne, disparaître dans un nuage de poussière, et ramener au bout de dix minutes un animal fumant et couvert d'écume. Tout le temps que dure cet exploit, tous les promeneurs dont la route est peuplée tirent désespérément sur la bouche de leurs chevaux pour les empêcher de partir au galop. La plus belle qualité de ces agréables animaux est l'émulation, mère des grandes

choses. Leur défaut principal est de n'avoir pas de bouche et de ne sentir le mors non plus que les chevaux de bois.

Les modestes chevaux des agoyates sont capables de s'emporter tout comme les chevaux du grand monde. Ce n'est pas au quarantième jour du voyage que les idées de galop leur viennent en tête; mais, au moment du départ, le grand air, la vue des champs, l'influence du printemps, tout les enivre, et il n'est pas toujours prudent de leur laisser la bride sur le cou. Pour peu que vous soyez trois ou quatre compagnons de voyage et que vos chevaux s'avisent de lutter de vitesse, vous êtes engagés dans un *steeple-chase* assez périlleux.

Le second jour de mon voyage en Morée, nous cheminions paisiblement vers l'isthme de Corinthe et le village de Calamaki. Nous venions de traverser les roches Scironiennes, et je pensais, pour ma part, que si mon cheval était aussi fatigué que moi, il se coucherait de bonne heure. Au passage d'un petit ruisseau, Curzon descendit pour boire, et continua la route à pied. Son cheval, livré à lui-même, prit les devants. J'étais en tête de la caravane, je le vis passer devant moi sans y prendre garde. Mais un vieil agoyate se mit dans l'esprit de le rejoindre. Le cheval prit le trot. L'agoyate trotta de son côté : le cheval prit le galop; je riais de voir comme les animaux à quatre pieds sont mieux organisés pour la course que les bipèdes. Mais mon cheval, en voyant courir son camarade, faisait aussi ses réflexions. Il se disait en lui-même : « Voilà un animal bien vaniteux; parce qu'il n'a pas de cavalier sur le dos, il s'imagine qu'il va nous laisser en arrière. Nous verrons bien! »

Et de partir au galop.

Je serrai la bride, je serrai les genoux, je serrai tout ce que je pus; je rassemblai tous mes souvenirs du manège Leblanc. Bon gré mal gré, il fallut partir et lutter de vitesse.

Cependant le cheval de bagage, susceptible comme tous les gens de petit métier, s'indignait dans son âme paysanne contre ces messieurs de la selle, qui affectaient de galoper devant lui. « Parce qu'on a quelques matelas sur le dos, et quelques cartons et quelques assiettes, vous pensez qu'on n'est qu'un âne! mais attendez; je vous montrerai si j'étais fait pour porter le bât. » Au premier bond, nos assiettes furent à terre : dix belles assiettes toutes neuves!

il n'en resta que les miettes. Au second, nos matelas s'implantèrent sur un buisson de lentisques. Au troisième, l'animal était loin. Son collègue, qui portait Lestéri, rappelé au sentiment du devoir par la présence de son maître, et saisi d'horreur à l'aspect des ruines que l'ambition sème sur son passage, s'arrêta net et refusa de mettre un pied devant l'autre. Quant au cheval de Garnier, il courait depuis longtemps derrière le mien.

Par malheur, nous étions en plaine, et dans une plaine inculte : pas un rocher pour arrêter les chevaux; pas une terre labourée pour les fatiguer. Je dois dire, pour être juste, que le cheval de Curzon, qui nous menait tous, suivait à peu près le droit chemin, et qu'il nous dirigeait sur Calamaki; mais nous aurions voulu arriver moins vite.

Au bout d'une énorme minute, mon cheval arriva, toujours second, sur le sable de la mer. J'avais bonne envie de le pousser à l'eau pour le rafraîchir; mais j'eus beau tirer à gauche, son concurrent prenait à droite, il suivit à droite. Un peu plus loin je découvris à ma portée un rocher d'une assez belle venue. Je songeai à casser la tête de mon cheval, mais je me retins en pensant à la mienne. Une seconde minute s'écoula : je croyais courir depuis une heure. Derrière moi j'entendais le galop d'un cheval et le bruit d'une chose qui se traîne. Je songeais avec horreur que c'était peut-être mon ami Garnier, et j'essayais d'arracher mon pied gauche de l'étrier : l'étrier était pris entre ma guêtre et mon soulier.

Nous avons quitté la grève, et nous courions en pays plat sur une étroite presqu'île. Je pensais en moi-même que les chevaux du champ de Mars font du chemin les jours de course. Il me revenait aussi certains vers du récit de Mazeppa, et son terrible refrain bourdonnait à mon oreille. La presqu'île allait finir, je retrouvais la mer, et cette fois la rive semblait escarpée. Le cheval de Curzon s'arrêta, je respirai; mais en entendant le galop du mien, il repartit de plus belle. J'étais haletant; ma main était coupée comme si j'avais fait de l'herbe pendant huit jours; mes oreilles entendaient le son des cloches, mes yeux se troublaient : je fis un effort désespéré pour dégager mon pied, et je sautai à terre, la tête la première.

Je restai quelques instants étourdi : il me semblait que j'avais

une grande foule autour de moi, qu'on faisait de la musique et qu'on m'offrait des glaces. J'entendis réciter cinq ou six madrigaux que je me promis de retenir. Lorsque j'ouvris les yeux et que je me reconnus, j'étais seul, étendu sur le dos, à cinquante pas de mon chapeau. J'aperçus un grand oiseau noir sur un arbre : c'était mon manteau, que je croyais avoir attaché solidement au pommeau de ma selle. Je m'orientai comme je pus, le soleil aidant, et je marchai, chancelant un peu, du côté où devaient être nos gens. Je n'avais pas fait vingt pas que je vis accourir Leftéri, qui me demanda des nouvelles de ses chevaux. Je répondis qu'ils n'avaient pas la rate malade, et qu'ils couraient au-devant de Calamaki. Le pauvre garçon galopa à leur poursuite. Après lui arriva Garnier, sain et sauf. Son cheval, mis en demeure d'opter entre un succès d'amour-propre et un fossé de dix pieds, avait pris le bon parti. Curson demandait à tous les buissons ses papiers et ses dessins perdus, et les agoyates s'accusaient l'un l'autre d'avoir causé tout le mal.

En arrivant à Calamaki, nous trouvâmes Leftéri au milieu de ses chevaux : les aimables bêtes étaient arrivées, toujours au galop, jusqu'aux premières maisons du village, où l'on avait pu les arrêter fort heureusement, car, du train dont elles allaient, elles auraient pu faire le tour de la Morée et revenir à leur écurie.

FRANÇOIS ARAGO.

L'INVENTION DES AÉROSTATS.

Les découvertes scientifiques, celles même dont les hommes pouvaient espérer le plus d'avantage, les découvertes, par exemple, de la boussole et de la machine à vapeur, furent reçues, à leur apparition, avec une dédaigneuse indifférence. Les événements politiques, les hauts faits militaires jouissent exclusivement du privilège d'émouvoir la masse du public. Il y a eu, cependant, deux exceptions à cette règle. Sur cette seule indication, chacun de vous a déjà nommé l'Amérique et les aérostats, Christophe Colomb et Montgolfier. Les découvertes de ces deux hommes de génie, si différentes jusqu'ici dans leurs résultats, eurent en naissant des fortunes pareilles. Recueillez, en effet, dans la *Historica del Almirante*, les marques de l'enthousiasme général que la découverte de quelques îles excita chez l'Andalou, le Catalan, l'Aragonais, le Castillan; lisez le récit des honneurs inouïs qu'on s'empressait de rendre, depuis les plus grandes villes jusques aux plus petits hameaux, non-seulement au chef de l'entreprise, mais encore aux simples matelots des caravelles *la Santa-Maria*, *la Pinta* et *la Nina*, qui les premières touchèrent les rives occidentales de l'Atlantique, et dispensez-vous ensuite de chercher dans les écrits de l'époque quelle sensation les aérostats produisirent parmi nos compatriotes : les processions de Séville et de Barcelone sont l'image fidèle des fêtes de Lyon et de Paris. En 1783, comme deux siècles auparavant, les imaginations exaltées n'eurent garde de se renfermer dans les limites des faits et des probabilités. Là, il n'était pas d'Espagnol qui, sur les traces de Colomb, ne voulût, lui aussi, aller fouler de ses pieds des contrées où, dans l'espace de quelques jours, il devait recueillir autant d'or et de pierreries qu'en possédaient jadis les

plus riches potentats. En France, chacun, suivant la direction habituelle de ses idées, faisait une application différente, mais séduisante, de la nouvelle faculté, j'ai presque dit des nouveaux organes, que l'homme venait de recevoir des mains de Montgolfier. Le physicien, transporté dans la région des météores, prenant la nature sur le fait, pénétrait enfin d'un seul regard le mystère de la formation de la foudre, de la neige, de la grêle. Le géographe, profitant d'un vent favorable, allait explorer, sans danger comme sans fatigue, et ces zones polaires que des glaces amoncelées depuis des siècles semblent vouloir dérober pour toujours à notre curiosité, et ces contrées centrales de l'Afrique, de la Nouvelle Hollande, de Java, de Sumatra, de Bornéo, non moins défendues contre nos entreprises par un climat dévorant que par les animaux et les peuplades féroces qu'elles nourrissent. Certains généraux croyaient se livrer à un travail urgent en étudiant les systèmes de fortifications d'artillerie qu'il conviendrait d'opposer à des ennemis voyageant en ballon, d'autres élaboraient de nouveaux principes de tactique applicables à des batailles aériennes. De tels projets, qu'on dirait empruntés à l'Arioste, semblaient assurément devoir satisfaire les esprits les plus aventureux, les plus enthousiastes ; il n'en fut pas ainsi, cependant. La découverte des aérostats, malgré le brillant cortège dont chacun l'entourait à l'envi, ne parut que l'avant-coureur de découvertes plus grandes encore : rien désormais ne devait être impossible à qui venait de conquérir l'atmosphère ; cette pensée se reproduit sans cesse ; elle revêt toutes les formes : la jeunesse s'en empare avec bonheur ; la vieillesse en fait le texte de mille regrets amers. Voyez la maréchale de Villeroi : octogénaire et malade, on la conduit presque de force à une des fenêtres des Tuileries, car elle ne croit pas aux ballons ; le ballon, toutefois, se détache de ses amarres ; notre confrère Charles, assis dans la nacelle, salue gaiement le public et s'élance ensuite majestueusement dans les airs. Oh ! pour le coup, passant, et sans transition, de la plus complète incrédulité à une confiance sans bornes dans la puissance de l'esprit humain, la vieille maréchale tombe à genoux et, les yeux baignés de larmes, laisse échapper ces tristes paroles : « Oui, c'est décidé, maintenant c'est certain ; ils trouveront le secret de ne plus mourir, et ce sera quand je serai morte ! »

HONORÉ DE BALZAC.

LA VOCATION D'UN CURÉ DE VILLAGE.

« Par quelles raisons avez-vous embrassé l'état ecclésiastique ? demanda tout à coup l'abbé Gabriel au curé Bonnet par une étourdie curiosité qui le prit quand la voiture déboucha sur la grande route.

— Je n'ai point vu d'état dans la prêtrise, répondit simplement le curé. Je ne comprends pas qu'on devienne prêtre par des raisons autres que les indéfinissables puissances de vocation. Je sais que plusieurs hommes se sont faits les ouvriers de la vigne du Seigneur, après avoir usé leur cœur au service des passions : les uns ont aimé sans espoir, les autres ont été trahis ; ceux-ci ont perdu la fleur de leur vie en ensevelissant une épouse chérie ; ceux-là sont dégoûtés de la vie sociale à une époque où l'incertain plane sur toutes choses, même sur les sentiments, où le doute se joue des plus douces certitudes en les appelant des croyances. Plusieurs abandonnent la politique à une époque où le pouvoir semble être une expiation, quand le gouverné regarde l'obéissance comme une fatalité. Beaucoup quittent une société sans drapeaux, où les contraires s'unissent pour détrôner le bien. Je ne suppose pas qu'on se donne à Dieu par une pensée cupide. Quelques hommes peuvent voir dans la prêtrise un moyen de régénérer notre patrie ; mais, selon mes faibles lumières, le prêtre patriote est un non-sens. Le prêtre ne doit appartenir qu'à Dieu. Je n'ai pas voulu offrir à notre Père, qui cependant accepte tout, les débris de mon cœur et les restes de ma volonté ; je me suis donné tout entier. Dans une des touchantes théories des religions païennes, la victime destinée aux faux dieux allait au temple couronnée de fleurs. Cette coutume m'a toujours